

Le commandant de corps Edwin Stettler, un seigneur dans la conception comme dans l'action, nous a quittés...¹

Les collaborations avec ce chef militaire d'exception se poursuivirent de manière parfaite, si je pense notamment aux grandes manœuvres qu'il dirigea en novembre 1980, et qui intéressaient au premier chef l'Arc jurassien et le Canton de Neuchâtel.

Quelques années plus tard, mais cette fois-ci sur le plan civil, j'eus le privilège de travailler avec lui lorsqu'il présida à sa retraite la société lausannoise d'ingénieurs Bonnard et Gardel, moi-même étant membre de son conseil d'administration. Mais ce n'est pas le lieu de s'allonger ici sur les diverses étapes de sa carrière, le divisionnaire Philippe Zeller l'ayant fait de manière excellente lors de ses obsèques en mars 2012.

Notre goût commun de l'histoire militaire, notre conviction que la politique de sécurité de la Confédération est la rencontre de ses institutions et de son armée, nous conduisirent à travailler de concert à quelques publications. Et c'est là que fit merveille son sens de l'Etat comme sa connaissance des hommes qui le dirigent.

Ce fut d'abord en 2007 les *Messages de Raymond Gafner* sous l'égide de l'Institut Libertas et de Semper Fidelis puis en 2010, à l'heure du cinquantième anniversaire du décès du général Henri Guisan, des pages centrales dans un numéro spécial du périodique *Notre Armée de Milice*. Sans parler de projets que nous avons et que son décès vint malheureusement interrompre. Celui d'abord de faire mieux connaître l'ancien commandant de corps Hans Frick, à travers un mémoire rédigé il y a vingt ans à l'Université de Genève par l'un de ses petits-fils. Et d'autre part une contribution de nature militaire dans le dernier volume rouge que l'Institut Libertas prévoit pour 2013.

Pour rendre hommage au défunt il convient de dégager quelques points parmi les grands axes de sa pensée stratégique. Et pour coller au mieux à la réalité, je vais le faire à travers ce que nous avons débattu et réalisé ensemble, lorsque nous nous sommes exprimés tous deux en 2010 dans *Notre Armée de Milice*. Nous avons ainsi le privilège de disposer de textes élaborés de sa main et de son esprit, produits de nos réflexions communes, et qui sont comme un testament du commandant de corps Edwin Stettler. Des derniers propos qui touchent à la Suisse en Europe, aux spécificités de son histoire et de sa défense, des propos qui éclairent sa vision pour demain des institutions du pays. Et la grande leçon que nous laisse ce seigneur de la conception comme de l'action, c'est de savoir se remettre en question sur les moyens tout en restant fidèle sur les principes.

Le premier des trois points que nous voulons aborder est celui de la rencontre entre le politique et le militaire. C'est un sujet où Edwin Stettler excelle, plus encore quand il le fait à travers l'œuvre et la personnalité du Général, tout cela dans le climat et selon les circonstances de la Deuxième Guerre mondiale. Le commandant de corps sait dire en termes

¹ Texte paru dans *Notre Armée de Milice*, juin 2012.

convaincants combien cette rencontre est intimement liée à l'histoire de notre pays et à l'esprit de ses institutions. Écoutons-le à travers quelques citations.

Soulignant le rôle d'Henri Guisan avant le conflit au sein de la Commission de défense nationale, il la qualifie de *«forme contemporaine du conseil de guerre des vieux confédérés»* et relève que le futur Général, *«à ce niveau proche du Gouvernement, est donc parmi les quelques militaires les mieux placés pour suivre les événements politico-militaires et les crises internationales de cette époque.»* Développant sa pensée, il ajoute qu'il *«serait faux de croire qu'à ce niveau de responsabilité nationale, le militaire et le politique s'excluent l'un l'autre alors qu'ils y sont de tout temps indissolublement liés.»* Il précise ensuite que *«le général Guisan a pleinement joué le rôle que lui réservait sa haute mission, avec un pied dans le militaire et l'autre dans la politique.»*

Ainsi Edwin Stettler se qualifie parfaitement lui-même et atteste combien cette manière d'être et de faire est conforme à la réalité helvétique, ceci au cours de près de sept siècles. Combien elle est en adéquation avec ce que ressentent les citoyens de la Confédération quand ils envisagent la rencontre du politique et du militaire. Toute personne quelque peu avertie de la stratégie militaire helvétique n'ignore pas que, au cours de nombreuses décennies, deux grandes écoles ont marqué par leurs chefs la conception de notre politique de sécurité, l'esprit de l'instruction des troupes et la direction de l'armée comme son poids au sein du Conseil fédéral.

L'une est l'école dite zurichoise car la grande métropole de la Limmat est le centre de la partie orientale de la Suisse en ce domaine comme en d'autres. L'autre école est celle de la Suisse occidentale, non pas seulement la Romande, car Berne y est intégralement associé. Pendant longtemps le commandant de corps Edwin Stettler a été un des ténors de cette dernière et il l'a été tant par sa prestance physique que par sa force intellectuelle. Parfaitement bilingue, Bernois de Lausanne, il a illustré cet axe des deux grands cantons d'origine terrienne que sont Berne et Vaud. Les fameuses 1^{ère} et 3^e divisions de l'époque étaient un pivot central de la défense de la Confédération.

Ici aussi, et c'est notre deuxième point, il ne pouvait que se sentir à l'aise en évoquant la carrière et la personnalité d'un Conseiller fédéral bernois et d'un Général vaudois, tous deux hommes de la terre, sans lesquels notre pays n'aurait jamais pu aborder la Deuxième Guerre mondiale tel qu'il l'a fait. Écoutons un Edwin Stettler parlant de Rudolf Minger et d'Henri Guisan : *«Ainsi, tous les ingrédients de la potion magique Guisan/Minger se trouvaient réunis pour donner à la Suisse la force morale et matérielle de s'affirmer indépendante et inviolée pendant plus de cinq ans, alors qu'autour de nous les pays d'Europe étaient tour à tour mis à feu et à sang.»* Les deux hommes comprenaient le pays dans les tréfonds de ses vallées et de ses cités et ils se comprenaient car ils étaient de la même école. *«Il appartenait au chef des affaires militaires d'exercer son flair politique pour savoir si l'armée, à l'époque la composante la plus importante de notre défense nationale, devait encore être instruite et conduite selon les dogmes de la pensée militaire prussienne et s'il ne convenait pas qu'au sommet de la hiérarchie on s'affranchisse du modèle Wehrmacht pour penser suisse ».*

«Penser suisse», le mot est lâché. En vingt ans, entre les deux grands conflits, tout avait changé sur le plan social. Il ne fallait plus être dans une tour d'ivoire mais dans le terrain, en contact avec la troupe comme avec la population civile, régulièrement attentif à ce qu'on appelle aujourd'hui les ressources humaines.

Le troisième et dernier point, le plus important également, concerne le présent et les lendemains qui nous attendent. Comment les a discernés Edwin Stettler dans ses considérations de 2010 où, à travers l'œuvre et la personnalité d'Henri Guisan, il a d'abord tenu à s'adresser aux jeunes générations, qui ne disposent plus des repères dont bénéficiaient leurs aînés.

Dans notre appréciation de la situation, nous étions convenus tous deux de ne point fréquenter les polémistes, qui croient pouvoir juger leurs grands-parents à l'aune de leurs propres réactions, et de respecter la règle sacrée des circonstances, selon laquelle on ne qualifie pas les décisions d'hier sans les situer dans leur temps, dans leur espace et dans la perception des hommes du moment.

Nous en avons l'exemple dans les relations entre trois périodes : 1914/1918, 1939/1945 et le début du troisième millénaire. D'une part un fossé sépare la civilisation technologique dont nous disposons aujourd'hui et la Suisse des années 1940 mais, d'autre part, en ce qui concerne la communication du peuple et de l'armée, l'art des relations publiques, le Général était d'une extraordinaire modernité par rapport à ce qui se passait pendant la Première Guerre mondiale. De même en ce qui concerne la situation sociale et matérielle des militaires et de leurs familles.

Si l'on se demande ce que Henri Guisan penserait de la Suisse actuelle, on ne peut le faire dans l'abstraction, mais comme le dit le Edwin Stettler : *«Pour que la réponse soit cohérente, retenons d'abord que le général Guisan serait de notre temps, en aurait vécu les péripéties depuis la fin de la Guerre froide et participé aux réformes successives de notre appareil militaire.»* Et plus loin : *«Si le patriotisme et le respect de la démocratie ne sauraient être mis en doute chez le général Guisan, il serait néanmoins malséant d'en déduire, chez lui, un arrêt sur image de sa pensée militaire.»*

Sur tous les sujets qui font l'actualité, la pertinence et la clairvoyance d'Edwin Stettler font merveille : *«Il irait donc de soi pour Guisan comme pour nous de concevoir une défense nationale intégrée dans laquelle l'armée, la protection civile, la police, les pompiers, la santé et l'économie de crise sont liés et instruits à suffisance.»* Et il ajoute encore : *«Comme les risques décrits plus haut ne s'arrêtent pas aux frontières, il est évident que nous aurions à entretenir en la matière d'étroits liens avec les pays voisins, comme d'ailleurs à continuer de participer résolument aux entreprises internationales pour la préservation des conflits et le maintien de la paix ».* Il développe ensuite sa pensée en déclarant : *«Ceci posé, Guisan constaterait aussi que nous sommes aujourd'hui militairement et politiquement paralysés par les principes de milice et de neutralité ayant pris avec le temps valeur de dogmes alors que l'un comme l'autre ne sont que des instruments au service d'une politique des réalités.»* Et il conclut par cette remarque d'évidence : *«Notre homme était jusqu'à la fin trop clairvoyant, trop curieux de la chose militaire pour qu'il ignore cette évolution inéluctable.»*

Le commandant de corps Edwin Stettler était un seigneur dans la conception comme dans l'action. Ce qu'il nous a laissé, à travers cet hommage au général Henri Guisan, nous montre combien nous devons lui être reconnaissants de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait, de ce qu'il a dit et de ce qu'il a écrit.

François Jeanneret
Ancien conseiller d'Etat et conseiller national